

L'ART À LA HAVANE AU TEMPS DE L'INFLATION ET DE LA CRISE ÉCONOMIQUE

Reportage

Par **André Seleanu** (membre de l'AICA, Association Internationale des Critiques d'art)

À Cuba, l'année 2023 a été marquée par une crise économique et financière aiguë. Le tourisme, de provenance canadienne en grande partie, source primordiale de revenus pour l'île de la Caraïbe, a connu une grave baisse à la suite du ralentissement économique mondial et des mesures prophylactiques suscitées par la pandémie du COVID en 2021 et 2022. En 2023, même si la plupart des restrictions du COVID ont été graduellement enlevées, les revenus touristiques n'atteignaient même pas quarante pour cent de leur niveau d'avant la pandémie.

La situation de la guerre en Ukraine, qui sévit depuis février 2022, frappe fort également : les prix mondiaux du blé ont vertigineusement augmenté à cause du blocus russe des ports ukrainiens sur la mer Noire; la Russie a imposé *manu militari* l'embargo sur les exportations du blé de l'Ukraine, grand producteur de céréales, comme d'ailleurs son voisin russe.

Il est difficile de concevoir que le prix du pain à La Havane ait *quadruplé en deux ans*. C'est aussi le cas pour la viande et le riz, d'autres aliments de base du peuple cubain. À ces infortunes, il faut ajouter la poursuite de l'embargo commercial américain contre Cuba, qui sévit depuis la prise du pouvoir par les révolutionnaires en 1960.

L'après-COVID

Le peuple cubain qui, avant la crise du Covid, se targuait d'une joie inlassable, avait l'habitude de dire : « Nous rions, faisons des farces, contre vents et marées, quelle que soit la situation économique... » Maintenant on rigole moins, la cherté et la pénurie des produits alimentaires se sont inévitablement glissées au cœur des conversations. Il faut ajouter qu'une crise bancaire accompagne ces déboires : des grandes files d'attente se déploient devant les succursales et les machines bancaires. Mais les Cubains ont leur secret, la résilience grâce à la cohésion de la famille et aux amitiés serrées, à l'habitude de partager, surtout en famille. Il y a bien sûr des mendiants et des sans-abris; cependant, leur nombre est assez limité, même par rapport aux villes canadiennes, peut-être parce que réseaux familiaux demeurent robustes.

Un secteur économique privé, de nature capitaliste, remplace peu à peu l'État dans des domaines tels les services et la construction, car le secteur public se retire graduellement de pans entiers de l'économie, ce qui suit des tendances au niveau international.

La plupart des restaurants et des bars du Malecón, longue et spectaculaire corniche de La Havane longeant l'Atlantique sur quinze kilomètres, restaient fermés. Le visiteur apercevait que le Malecón n'offrait plus les mêmes agréments qu'avant la pandémie (ceci était en train de changer après mai 2023, car des restaurants avaient commencé à rouvrir).

Deux hôtels en béton massif, aux axes verticaux brutaux, l'*Iberostar Grand Packard* (succursale de société espagnole), et le *Paseo del Prado* (de filiation française), avaient été implantés sur les côtés opposés du Prado, avenue monumentale aux antiques lions en bronze et bordée d'arbres séculaires. Ces nouveaux venus, géants du tourisme, réduisent la perspective historique qui lorgnait l'océan Atlantique, dévoilant également la profonde baie de La Havane, adjacente au Prado. On sent bien l'oukase globaliste dans ces immeubles : il résonne jusqu'à Cuba. Les signes du postmodernisme étant partout identiques, on peut parler du *World Tourism* ou « tourisme mondial » comme imposition inévitable.

Fête du 1^{er} mai

Les célébrations du 1^{er} mai 2023, fête internationale des travailleurs, durèrent quasiment une semaine. On avait remis plusieurs fois le défilé des ouvriers, qui devaient être transportés dans des autocars jusqu'à la manifestation. Finalement, elle eut lieu. Un nouvel ajout d'aliments a surgi dans les marchés : on a vu se multiplier les kiosques de mets traditionnels, le *lechón*, le cochon de lait rôti, ainsi que les poissons frits et les cocktails à base de rhum, au jus de goyaves, d'ananas, de mangues... Une vaste estrade installée dans l'*Avenida Italia* qui jouxte le Malecón recevait le soir des danseuses et des chanteurs devant une foule nombreuse. L'Afrique, continent originaire de nombreux Cubains, était bien présente par le truchement de cercles de danseuses en jupes multicolores, arborant des coiffures très savantes, qui se balançaient en des antiques gestuelles dédiées à la fertilité, selon quelques explications, sous l'éclairage de lumières polychromes et high-tech. Les parents européens des mouvements ouvriers mondiaux auraient été émerveillés par ces avatars caribéens de l'esprit festif.

J'ai fait des visites dans des musées et galeries, dans l'ambiance difficile du post-COVID. Je m'attendais à un épuisement de l'expression causé par les problèmes économiques; eh bien, j'ai été surpris par l'amplitude, par la profondeur de l'art cubain. Il faut aussi mentionner les milieux culturels qui saignent à la suite d'une émigration palpable de beaucoup de créateurs vers les États-Unis et l'Europe en dépit de toutes les embûches semées sur leur chemin.

La vigueur de l'art

Le fonds archétypal du pays et la compétence restent pourtant intacts, telle était ma conclusion. La vigueur des expressions artistiques indique une résilience de la société, qui est capable de traverser les crises successives.

Une remarquable performance théâtrale avait lieu en mars 2023 à la salle *Ciervo Encantado* (Le Cerf enchanté) au Vedado, fameux quartier coscu et intellectuel de La Havane, couvert d'immenses feuillages tropicaux. L'autrice et interprète Nelda Castillo est reconnue, elle jouit d'une réputation de dissidence modérée, apparemment sans heurts quant aux autorités. Elle évoluait en robe moulée blanche et noire, tel un bizarre ange asexué, arborant une moustache factice, sautillant avec une légèreté sportive le long d'un échafaudage métallique sous la toiture, au-dessus des têtes des spectateurs (confronté à une telle truculence, le mot Satan me traversait l'esprit l'espace d'un instant). Le monologue était constitué de mots séparés par une énonciation égale et très littéraire (je pensais à des notions telles « prose cubiste, ou bien à la Vladimir Jankélévitch »), il était truffé d'imprécations contre le pouvoir, mais difficiles à saisir à cause de l'étrange diction. Sur un écran, une vidéo montre des petits bouts de papier dévoilant les noms de divers citoyens avec leurs photos, le tout lourd de sens, suggérant une manifestation... Ceci

suggère l'Union Soviétique, circa 1985. Les références modernistes et surréalistes de la performance étaient absolument immanquables.

Amauri Ricardo Sarmiento, journaliste de la radio, ainsi que metteur en scène de théâtre dans la cinquantaine, fut mon guide au cours des pérégrinations dans des galeries et musées de La Havane. Sarmiento est adepte de Bertold Brecht et de sa position théorique sur l'art visuel qui s'inspire du théâtre, l'art visuel étant pour le critique cubain le reflet d'un conflit. Ce qui l'intéresse plus que le réalisme, c'est le comportement dramatique qui se trouvait à la base des enseignements de l'Actor's Studio de New York, ou encore de l'école de Stanislavski. Toute œuvre d'art serait ainsi issue d'un conflit.

Amauri est mon cicérone dans le Centro de Desarrollo de las Artes Visuales, édifice encastré dans l'ensemble du XVII^e siècle à la Plaza Vieja, cœur de l'architecture de la vieille ville. Les cinq étages monumentaux sont connectés par de vieux escaliers bien abrupts construits au temps de la colonie. Les parois sont massives. Le peintre Henry Crespo Enriquez exposait en avril 2023 des séquences de toiles de grand format en abstractions géométriques avec des formes circulaires et triangulaires qui évoquaient des arbres stylisés ou des totems précolombiens en couleurs chaudes : bruns, noirs profonds, verts foncés. Les toiles présentent un mouvement directionnel. Sans doute, on sent entre elles la circulation d'une énergie. L'artiste affuble son style du nom de *monumentalisme*. Derrière le formalisme géométrique se cache une nature tropicale palpitante. « Il faut savoir lire l'idée de l'artiste », précise Amauri Sarmiento. Selon mon guide, le *stress total* qu'éprouve la société cubaine incite les artistes à sonder l'abstraction, afin de préserver leur psychisme des tracas du quotidien. « J'essaie de suivre d'aussi près que possible l'intention de l'artiste, que ce soit en théâtre ou en peinture », ajoute mon ami metteur en scène.

Au *Centre provincial des arts plastiques*, galerie connue pour ses expositions d'art étranger, dans la Vieille Havane, près d'une longue et profonde baie, Jaime Norton Dousset présente des photos travaillées, des formes mouvementées, en angles aigus et courbes aux gris, noirs et blancs, obtenues par un labeur intense en Photoshop, à partir de diverses prises de vues. Le résultat est abstrait, très éloigné de la figuration. Sarmiento parle du « conflit entre le conceptuel et le contemplatif » en art. « L'homme actuel est pénétré par le mélodrame de la consommation audio-visuelle », qu'il considère, lui, comme la base de toute dramaturgie, à un degré qui n'est pas au premier coup d'œil évident. Et il applique la notion de conflit, celui qui sous-tend l'archétype du mélodrame, même dans le domaine des arts visuels.

La peinture abstraite au service de l'histoire

En avril 2023, je visitais la grande rétrospective d'Alberto Lescaj Merencio, *Paysage intérieur*, au pavillon de l'art cubain du Museo de Bellas Artes de Cuba. Construit en 1955, donc avant la révolution dirigée par Fidel Castro en 1960, cette œuvre architecturale relève du *haut modernisme* : elle brandit des courbes sensuelles, avec des surfaces en céramique aux teintes chaudes, à l'emploi modéré du béton, aux vitrages généreux. Une rampe intérieure, douce spirale ayant de l'inclinaison, relie les étages et tient lieu d'escalier. L'édifice évoque, peut-être, dans une exécution plus sobre, le musée Guggenheim de New York, conçu à la même époque par Frank Lloyd Wright.

Merencio (né en 1950) crée son œuvre à Santiago de Cuba, ville avec une importante population de souche africaine dans l'est de l'île : elle est en subtil rapport avec le chromatisme de diverses valeurs et textures qui dominent ses toiles, ainsi que ses sculptures et maquettes de monuments. Il *sculpte*

également la couleur des toiles, valeurs de noir ou brun foncé ponctuées de taches blanches et rouges. Cette structure donne lieu à des combinaisons quasiment infinies. La gestuelle domine. C'est de l'identité qu'il s'agit sans ambages dans cette œuvre héroïque, imprégnée d'humanisme. Les peintures sont centrées, l'ambiguïté sémiotique est minime, en dépit de la forte abstraction; Merencio est moderniste et il met en exergue les vertus propres du modernisme : continuité du champ de couleur, transition graduelle entre textures, ce qui favorise une forme d'absorption spirituelle de l'énergie de l'œuvre, *la respiration de la surface*, l'identification du spectateur avec celle-ci et la contemplation. Des profils, des bustes de l'homme africain émergent des masses chromatiques des tableaux, des piédestaux des sculptures – *sans être individualisés*. Merencio explique que la nature de l'esclavage comme phénomène brutal de masse a empêché l'émergence d'un individualisme au cours de l'histoire tourmentée, ce qu'il exprime par *des formes floues*. L'artiste crée une œuvre héroïque favorisant la méditation; malheureusement, il ne jouit pas de la réputation internationale qu'il mérite, et il s'agit cependant d'un maître de notre temps.

El Apartamento est une galerie privée dans El Vedado, au septième étage d'un bloc d'appartements moderne, sur une des rues intimistes, noyées de verdure. Très courue par les gens du milieu, la particularité de la galerie est que personne ne connaît son propriétaire. Accompagné par Amauri Sarmiento, j'ai visité au début de mai l'exposition de la peintre Rocío García, artiste au milieu de la soixantaine, qui décrit son identité sexuelle comme lesbienne. Elle réussit à faire beaucoup de ventes aux États-Unis, ce qui n'est pas rare parmi les artistes de La Havane; il faut dire que l'embargo commercial exclut *les biens et les échanges culturels*.

García se décrit comme artiste postféministe. Ses grands formats abordent de front l'homosexualité, le sadisme, le sadomasochisme, et l'œuvre se veut aussi une critique du machisme ou encore de la masculinité toxique. *L'élégant appartement*, très dépouillé, offrant une vue spectaculaire sur l'océan Atlantique et sur le paysage urbain bordant le front de mer, est fréquenté par une foule d'artistes bien garnie. Je me disais : en effet, en dépit des départs à l'étranger, le monde de l'art de La Havane est encore actif et curieux. L'exécution des images qui présentent un mince relief et un côté expressionniste et surréaliste était très étudiée, produit d'une solide formation artistique. Il y avait dans l'ensemble du sarcasme et de l'humour noir. L'imaginaire est théâtral et saturnin. Les couleurs intenses, tropicales, évoquent le sang, qui « coule » à flots dans cette œuvre. S'il y a de l'humour sur ce « champ de bataille », il est très noir. Dans une toile, Rocío García fait une relecture de Goya, celle de Saturne qui dévore ses fils. Les chairs se voient crues et éreintées. Dans un tableau intitulé *Le Grand Chef*, une kyrielle de poulets décapités esquissés avec une belle économie de moyens danse allègrement sur un fond orangé. Contrastant avec l'aspect sobre, soigné de l'artiste grisonnante, l'œuvre est caractérisée par une grande tension interne, reflet d'un univers psychique tourmenté. « *El Apartamento* est un des rares espaces alternatifs qui est encore actif à La Havane », précise mon guide Amauri Sarmiento.

Depuis les émeutes de juillet 2021, les graffitis se sont faits rares sur les murs de La Havane. Les autorités réprouvent de plus en plus cette expression. Ma surprise ne fut pas mince lorsque j'ai aperçu une tête oblongue, un visage masqué et bien visible tout autour, d'environ deux mètres par un mètre et demi, tracé sur la paroi latérale d'une maison à l'entrée de la rue Escobar, jouxtant le Malecón qui longe la mer. C'est l'œuvre du graffittiste Fabián López, lui-même né sur Escobar, et que sa mère habite encore. J'ai vécu dans ce quartier grouillant, où l'animisme et la sorcellerie sont très présents. Il y a encore quelques années, les œuvres de Fabián, signature d'artiste de Fabian González Hernandez, étaient disséminées à La Havane et même dans la région métropolitaine. La plupart des œuvres ont été effacées. À bien le regarder, ce masque dissimule des yeux bridés, souffrants, comme ceux d'un homme assujéti à une grande douleur. À côté du graffiti, on voit une équation, $2+2 = 5$, et un point d'interrogation marqué

au-dessus. Équation cryptique : symbole des graffitis de Fabián. Le drame d'une société qui a de la difficulté à trouver son équilibre. Cependant, le talent artistique abonde à La Havane de la manière la plus inattendue, contre vents et marées.



Fabián, Graffiti dans la Vieille Havane.

Notice biographique

Critique d'art, journaliste et commissaire d'exposition résidant à Montréal, **André Seleanu** est membre de l'Association internationale des Critiques d'art (AICA), fondée en 1950 sous l'égide de l'UNESCO et basée à Paris. Il a collaboré à des publications québécoises, canadiennes et internationales en arts visuels, notamment *Vie des Arts* (Montréal) et *Canadian Art* (Toronto). Ses articles portent sur l'art contemporain et sur l'art classique ou traditionnel. Son livre « Comprendre l'art contemporain » a paru en 2021 au Québec (Éditions Mots en toile) et, dans la version intitulée « Le conflit de l'art contemporain », en France (Éditions L'Harmattan, collection Ouverture philosophique). Ce livre a été acquis par la librairie du Musée des beaux-arts de Montréal et présenté avec succès par son auteur à La Havane en 2023. Également journaliste politique s'intéressant aux questions sociales et environnementales, André Seleanu est spécialiste de l'Amérique latine, dont il couvre l'actualité sociale et artistique.



Alberto Lescaj Merencio, *Casse-tête*.



Alberto Lescaj Merencio, *Nous sommes. Amour et Feu*. Collection provinciale, Juriquilla, Mexique.